

Bastille, 13 novembre, 15h41-16h02

Je ne vais pas souvent à Bastille. La première fois que j'y suis allée, j'avais dix-huit ans, j'étais venue à Paris avec mes sœurs pour assister à un concert de pop queer. Ce soir-là, je portais une robe noire trop habillée pour l'occasion, par rapport aux autres qui étaient en tee-shirt et baskets. Je ne pouvais pas me faire à l'idée que Paris était une ville comme une autre. Mes chaussures compensées en cuir me faisaient tellement mal aux pieds que j'avais à petit pas, je devais me contenter d'observer la scène et de souffrir en silence.

Je ne pouvais pas danser.

Avant le concert, mes sœurs et moi, nous avons marché dans le quartier. Je découvrais, sous un pont, plusieurs matelas alignés les uns à côté des autres, des hommes dormaient. Des touristes américains nous ont demandé où se trouvait la prison de la Bastille. Ils ont vite compris qu'ils ne la trouveraient pas à moins d'imaginer une prison fantôme et ils se sont amusés de leur erreur. Paris me semblait être une ville écrasante, fascinante, mais incompatible avec les rêves. Et pourtant, je souhaitais la faire entrer de force dans mes rêves. Je sais désormais que ce n'est pas possible. Je n'essaie plus de le faire. Elle me résiste trop depuis longtemps. Est-ce pour ces raisons que je n'ai jamais su m'orienter dans Paris ? Pourtant, j'y habite depuis sept ans, je connais par cœur les quelques rues de mon quartier, mais j'ai l'impression d'habiter dans un labyrinthe circulaire lorsque je quitte les zones qui me sont familières. C'est un défaut que je me reproche souvent.

Ce samedi, j'avais rendez-vous avec Lina, qui partage avec moi les mêmes difficultés à trouver le bon chemin dans la ville. Je la vois rarement, peut-être une fois

par mois en début de semaine et à des moments plus espacés encore dans l'année. Elle me fait penser à une de mes sœurs, parce qu'elle a l'air fragile. Mon amie Lina n'est pas française, elle vient de loin, a vu son pays transformé par la guerre. Elle est peut-être plus parisienne que moi. Je lui posais souvent des questions sur son pays au début. Maintenant, je sens que c'est plus difficile. Nous parlons de sa famille, de sa langue. Quand elle parle de sa langue maternelle, elle a parfois les yeux humides. Ses autres amies françaises ne s'intéressent pas à son pays. Au début, elle était étonnée quand je lui posais des questions. Je me rends compte dans ces moments-là que j'habite dans un pays monolingue avec tous les défauts que cela comporte.

Ce samedi, 13 novembre, j'ai pris le métro à Plaisance. Ligne 13 puis ligne 8. Le métro s'est arrêté. Le conducteur annonce que quelqu'un est sur la voie. Plus c'est long, plus les questions fourmillent dans la tête. Et si je ne sortais jamais de cette rame de métro ? Si c'était la dernière image de ma vie ? Si seulement j'avais pris la ligne 4 et la ligne 1 pour aller à Bastille ! Si seulement j'avais choisi un autre jour ! Ce sont des idées stupides. Attendre que le métro reparte est insoutenable. On se sent comme une souris enfermée dans une boîte à chaussure, impuissante. Sortir de la répétition des stops et de l'avancée souterraine du véhicule provoque un mouvement intérieur dérangeant. Il n'y a plus de répétition, que va-t-il se passer ? Dans le wagon, quatre enfants parlent fort, imaginent des histoires, pour ne pas montrer qu'ils ont peur. Ils disent : « Je préfère être bloqué pendant quarante-huit heures dans le métro, plutôt que de manger mon vomi ». Les adultes s'énervent, les engueulent, ils n'ont pas envie de rire. Les enfants disent : « Il va arriver le monsieur qui est sur la voie ? »

Je suis debout, trop couverte, je me tiens à la barre métallique, je regarde un peu autour de moi. Derrière moi, il y a un couple d'Allemands, l'homme ressemble un peu à Billy Corgan, il cherche du réconfort dans les yeux de sa copine qui essaie de le faire sourire, en penchant la tête vers lui pour lui faire une grimace discrète. Il se force un peu, et finit par lâcher un léger sourire, un sourire plutôt crispé. Les deux personnes, à ma droite, sont assises sur les strapontins et restent calmes, un homme

qui a la moitié du visage caché par son bonnet est concentré sur son téléphone, une blonde assise à côté de lui a le regard ailleurs. Un homme debout, à ma gauche, semble supporter la situation difficilement, mais il se contient. Il se penche vers l'avant, comme lorsqu'on a mal au dos après un effort insoutenable, il souffle un peu. Un couple de vieux crient : « Écrasez-le. » Peut-être qu'ils ne sont pas les seuls à penser cette horreur. Les enfants se disent entre eux : « Eh, ils disent écrasez-le », perturbés d'avoir entendu une méchante phrase, une phrase qui ne fait pas partie de leur univers : Superman ou Batman sauverait le monsieur sur la voie, il ne voudrait pas que le métro l'écrase. Mais la méchante phrase est trop réelle. Elle déchire presque les oreilles. Je vois le visage de ce vieux couple, ils font presque des grimaces de petits nourrissons. Ils ne veulent pas montrer qu'ils ont peur. Ils pensent tout de suite à la mort. Ils ne pensent pas à Superman. Au-dessus de nos têtes, les Parisiens commémorent le 13 novembre. Nous sommes sous terre, enfermés, impuissants, sept ans plus tard. J'ai oublié cette date, ou plutôt, je n'ai pensé qu'à ça, j'ai surtout oublié tout ce qui s'est enchaîné. Je me suis souvent répétée : je me souviens de tel moment, c'était avant les événements. Il y a eu tellement d'images, de commentaires, de réactions. Aujourd'hui, il y a d'autres images qui sont passées par-dessus. J'oublie vite les dates et puis elles reviennent, je les oublie encore et puis elles reviennent encore. Je pense à Elio en regardant à travers les vitres des portes. Je me rassure, j'ai déjà attendu longtemps dans le métro et ensuite tout est revenu à la normale. Quand le métro est suspendu pendant de longues minutes, j'ai besoin ensuite de sortir très vite du wagon, comme si je voulais me prouver que je contrôlais la situation, un peu comme lorsque je rêve que j'empêche une bête sauvage de m'attaquer.

Cette fois, je n'ai pas fait la même chose. Le métro a repris sa route. Certains sont vite sortis, peut-être qu'ils sortaient à cet arrêt, peut-être qu'ils ont voulu sortir de ces profondeurs souterraines, respirer après avoir été comme suspendus dans le temps, le souffle coupé. Moi, je me suis assise, une place sur un strapontin s'était libérée, j'ai attendu patiemment d'arriver à Bastille. Tout compte fait, je n'avais

pas peur. C'est peut-être facile de dire ça, quand tout rentre dans l'ordre, quand le mouvement reprend, quand les rails de métro s'aiguisent à nouveau sous nos pieds. J'avais envie de retrouver le mouvement, peut-être qu'il fallait que je sente que tout ne s'était pas arrêté. À Bastille, les groupes de manifestants commençaient à défiler et moi, je ne savais pas où j'allais, eux oui, leur chemin, ils le connaissaient, ils pourraient penser sur ce chemin, à ce moment, à ces sept années qui se sont écoulées depuis, à ce que nous sommes devenus.

PAULA RINGER